

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

Je ne conseille point aux mamans d'aller voir la *Somnambule*, avec leurs filles.

Si ces demoiselles ne sont pas mariées, il y a une scène toute voluptueuse qui leur donneroit trop à penser.

Ce n'est pas que rien de ce qui s'y passe, doive être reproché, le théâtre souffre de plus fortes situations, et dans celle-ci même il y a un charme particulier qui en couvre la hardiesse ; mais ce qui est un mérite de plus est un danger de plus aussi, et nous répétons notre avis aux mères : ne conduisez pas là vos filles.

~~~~~

Depuis bien des années, notre littérature a pris la couleur de nos habits, elle est rembrunie ; on voit dix bonnes tragédies pour une comédie passable, et vingt romances pour une chanson. Cependant, il seroit bien tems qu'il parut un Molière pour partager les lauriers de nos jeunes Racines.

~~~~~

On demandoit à un étranger qui se vantoit d'avoir beaucoup voyagé, et d'avoir examiné avec soin ce qu'il y a de curieux en Europe, s'il avoit vu la tour de Londres, et l'église de Saint-Pierre à Rome ? — Non, répondit-il fièrement, mais j'ai vu les galeries de bois à Paris ! Pour ce cosmopolite, le Palais - Royal étoit la huitième merveille du monde ; qui-

conque a bien observé sera de son avis. Il y a dans les galeries de bois, un noyau de promeneurs qui y circulent habituellement depuis 25 ans; l'été, ils font quelques excursions dans les allées du jardin, et principalement du côté du café de la Rotonde où ils trouvent des sièges de pierre qui ne leur coûtent rien, mais entre dix et onze heures, ils reviennent fidèlement assister à la fermeture des boutiques.

Tel promeneur fait dans une soirée d'hiver de 3 à 4 lieues en marchant toujours au petit pas. Par une prédilection dont on ne peut guères rendre compte, certains habitués ne passent jamais d'une galerie dans l'autre, et aiment mieux se faire étouffer du côté du jardin que de respirer du côté de la cour. Pendant un quart de siècle, la physionomie de la capitale a bien changé, et pourtant les galeries de bois sont toujours restées les mêmes.

Il y a quelques petits auteurs qui vivent du produit de l'esprit qu'ils font, quand ils peuvent, aux dépens de ceux qu'ils n'aiment pas, ou (à défaut de ceux-ci) aux dépens de leurs amis, ou (quand les amis manquent à leur tour) aux dépens de leurs protecteurs et bienfaiteurs.

Mais on remarque en général que ces écrivains sont maigres et blêmes, ils ont des mouvemens de paupières et de nerfs et un air triste et inquiet, comme des gens qui viennent de faire une mauvaise action.

L'histoire nous apprend que l'empereur Auguste étoit consterné quand il lui arrivoit le matin de mettre la chaussure du pied droit au pied gauche et réciproquement.

On dit que c'étoit superstition, je crois bien plutôt que c'étoit par l'incommodité qu'il en ressentait. Que ne vivoit-il de nos jours? On a des souliers ou des bottes pour chaque pied, on les tourne pour qu'ils ne fassent mal ni aux doigts ni aux cors, et, comme l'excès est toujours chez nous voisin de la règle, on les tourne si bien qu'on finit par déformer le pied.

On demandoit comment Saint-Aiglon, fat fléchi, qui coust toujours ventre à terre, dans un cabriolet sans lanternes, ne se cassoit pas dix fois le cou chaque nuit.

Lui! dix Sixtine B, n'avez pas la crainte qu'il lui arrive jamais d'accident faute de lumière, ne marche-t-il pas constamment précédé de la torche du ridicule?*

On trouve, dans plusieurs manières de danse secrète. Il est mis en pratique à l'en action un grand nombre de ces manières de corré par sa simplicité :

L'un des correspondans, les lettres qui d'un côté, l'autre correspondant. Personne ne son les lettres, à des intervalles suivans de Lafont en pointant les lettres

• Jadis

• Méprisait de

• On l'a

Deux jeunes amans, correspondent fort long-temps ont la faculté de se communiquer. Deux dames et jamais correspondant papier, ni plume, ni encre y perdrait son latin.

M. Cuvier (Georges), l'Académie des Sciences d'Histoire Naturelle et membres de la commission conseil d'état, a publié imprimeur-libraire à Strasbourg prononcés par lui

« Ce n'est pas seulement le spectacle imposant de vertes de ces hommes

« prenons encore un peu de connoissance intime. Les

« nité de leur vie passée

« ont quelque chose de terrible par leur utilité

« encore quand on voit

« ceux qui ne vivent que

On trouve, dans le célèbre roman de l'Astrée, par d'Urfé, plusieurs manières fort ingénieuses de faire une correspondance secrète. Il est probable que la plupart d'entr'elles furent mises en pratique à la cour d'Henri IV, dont ce roman remet en action un grand nombre d'anecdotes galantes. Voici une de ces manières de correspondre secrètement, qui nous a frappés par sa simplicité :

L'un des correspondans pique avec une épingle, dans un livre, les lettres qui doivent former la phrase qu'il veut exprimer, l'autre correspondant réunit ces lettres et lit très-facilement. Personne ne songe à remarquer ces piques, placées sur les lettres, à des intervalles plus ou moins grands. Dans les vers suivans de Lafontaine, il sera aisé d'écrire *je vous aime*, en pointant les lettres que nous mettons ici en italique.

« Jadis une jeune merveille

» Méprisoit de l'amour le souverain pouvoir,

» On l'appeloit Alcimadure.... »

Deux jeunes amans, dans l'Astrée, Daphnide et Alcidon, correspondent fort long-temps ainsi, au moyen d'un livre qu'ils ont la faculté de se communiquer, sous les yeux des plus sévères surveillans. Deux dames, ces jours derniers, en ont fait l'essai, et jamais correspondance n'a été plus secrète : elle n'exige ni papier, ni plume, ni écritoire. Le docteur du *Barbier de Séville* y perdrait son latin.

M. Cuvier (Georges), l'un des secrétaires perpétuels de l'Académie des Sciences, l'un des professeurs du Muséum d'Histoire Naturelle et du Collège de France, l'un des membres de la commission de l'instruction publique et du conseil d'état, a publié en deux volumes, chez Levrault, imprimeur-libraire à Strashourg, le *Recueil des Eloges Historiques* prononcés par lui dans les séances de l'Institut Royal.

« Ce n'est pas seulement (comme le dit l'auteur lui-même) » le spectacle imposant des travaux utiles, des grandes découvertes de ces hommes célèbres, qui nous intéressent ; nous » prenons encore un plaisir particulier à faire avec eux une » connoissance intime. La simplicité de leurs mœurs, la sérénité de leur vie passée loin du monde et de ses agitations, » ont quelque chose de touchant ; et les sciences, déjà si respectables par leur utilité générale, le deviennent davantage » encore quand on voit à quel point elles rendent heureux » ceux qui ne vivent que pour elles. »

BOUTS-RIMÉS

J'ai traduit Perse et Juvénal,
 J'ai commenté Virgile;
 Mais j'abandonne, en carnaval,
 Ce fatras inutile.
 Fi du latin de Cicéron,
 Fi du latin de Pline;
 Je préfère à tout ce jargon:
 Le latin de cuisine.

Souvent, dans mes loisirs, je relis . . . Juvénal
 Ou fais le parallèle entre Homère et . . Virgile;
 Mais, dès que la folie ouvre le . . . carnaval,
 Je quitte des neuf sœurs, le commerce . . inutile.
 Les grelots de Momus, remplacent . . . Cicéron,
 Je m'affuble d'un masque, en me moquant de Pline;
 Adieu vers, adieu prose, insipide . . . jargon
 Quel latin vaut alors, le latin de . . . cuisine?

BOUSSARD, de Bruxelles.

Montrer au jeune fat l'esprit de . . . Juvénal
 La grâce, le génie et le goût de . . . Virgile;
 Ce serait, croyez-moi, pendant le . . . carnaval,
 Perdre son temps, et prendre une peine . . inutile.
 A la mâle éloquence, à l'art de . . . Cicéron,
 Aux tableaux imposans, aux grand savoir de Pline;
 Il préfère toujours le précieux . . . jargon
 De nos boudoirs, et même un latin de . . cuisine.

M^{lle}. M....., de Toulouse.

Je ne suis point un . . . Juvénal,
 Encore bien moins un . . . Virgile;
 Ma vie est un vrai . . . carnaval,
 La science m'est . . . inutile.
 Pourtant, chez vingt beautés je suis le . . Cicéron,
 Près de mon jardinier j'aime à trancher du Pline;
 Et je brille par un . . . jargon
 De chasse, de chevaux, de femmes, de . . cuisine.

Chacun son goût: pour moi j'aime peu . Juvénal,
 Mais Horace me plaît, et j'admire . . Virgile.
 Tel s'amuse beaucoup des jeux du . . . carnaval,
 Et tel autre n'y voit qu'un désordre . . . inutile.

Avec Berruyer.
 Vantez, devant
 Mais chez ce
 L'entretien de

LA FRANCE TELLE
 LADY MORGAN;
 de l'anglais, par l'
 lady Morgan (1).

Un des effets de l'
 aux Anglais dans la s
 pas encore très-favora
 Lady Morgan avoit
 en France. « Si elle v
 moyen pour complime
 sous porter atteinte à
 ni mendiants ni vagab
 pour thème de ses él
 français les secourt et
 est certainement plus
 dians qui entrent dan
 gers, des épiciers,
 centimes. En un mot
 nité à l'égard des ma
 ne leur parlent du mo
 que trop souvent en
 M. Playfair remarq
 à Londres, par des
 « Les classes inférie
 nue politesse et des é
 Notre bureau cent
 l'admiration de M. P
 d'autre chose à faire
 re, comme à Londres
 magistrat, d'un adm
 crédit, pour être se
 out pas souvent le m
 de se laisser surpasse
 de si près à l'humani

(1) Un volume in-8.
 H. Nicolle, libraire, r

Avec Berryer, Chauveau, parlez de . . . *Cicéron* ;

Vantez, devant Cuvier la science de . . . *Pline* ;

Mais chez ce gros traitant qui n'a que du . . . *jargon*

L'entretien doit rouler sur son chef de . . . *cuisine*.

F. A. P....

sous-chef aux Postes, à Paris.

LA FRANCE TELLE QU'ELLE EST, ET NON LA FRANCE DE LADY MORGAN ; par William Playfair ; ouvrage traduit de l'anglais, par l'auteur des *Observations sur la France de lady Morgan* (1).

Un des effets de l'ouvrage de lady Morgan a été de nuire aux Anglais dans la société française. La réputation ne leur est pas encore très-favorable.

Lady Morgan avoit avancé qu'il n'y avoit point de mendiants en France. « Si elle vouloit, dit M. Playfair, se servir de ce moyen pour complimenter la nation française, elle le pouvait sans porter atteinte à la vérité. Au lieu de soutenir qu'il n'y a ni mendiants ni vagabonds en France, pourquoi ne pas choisir pour thème de ses éloges l'empressement avec lequel le peuple français les secourt et leur fait l'aumône. Le peuple en France est certainement plus charitable qu'en Angleterre..... Les mendiants qui entrent dans les boutiques des bouchers, des boulangers, des épiciers, manquent rarement de recevoir quelques centimes. En un mot, les Français montrent beaucoup d'humanité à l'égard des malheureux ; s'ils ne leur donnent rien, ils ne leur parlent du moins jamais durement, comme cela n'arrive que trop souvent en Angleterre. »

M. Playfair remarque qu'à Paris on n'est point troublé comme à Londres, par des ivrognes qui se querellent et se battent. « Les classes inférieures de la société, dit-il, ont entr'elles une politesse et des égards incroyables. »

Notre *bureau central d'admission dans les hôpitaux* excite l'admiration de M. Playfair. « Un blessé, dit-il, un malade n'a d'autre chose à faire que de s'y présenter. Il n'est pas nécessaire, comme à Londres, de chercher à obtenir la protection d'un magistrat, d'un administrateur, ou de quelque personne en crédit, pour être secouru. Hélas ! le pauvre et le malade n'en ont pas souvent le moyen, et c'est une honte pour l'Angleterre de se laisser surpasser ainsi par la France dans un objet qui tient de si près à l'humanité. »

(1) Un volume in-8°. de 470 pages. Prix : 7 francs, à Paris, chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n. 12.

Un autre établissement que M. Playfair trouve admirable, est l'école spéciale gratuite pour les jeunes personnes. On sait qu'elles y apprennent à dessiner des animaux, des fleurs, et des ornemens de toute espèce; qu'on fait tous les ans une exposition de leurs ouvrages, et qu'elles reçoivent des médailles d'encouragement. « C'est sur de pareils établissemens, dit M. Playfair, et sur plusieurs autres du même genre qu'on trouve à Paris, que les étrangers doivent réfléchir. Il n'est pas étonnant que les arts fleurissent en France, et que les artistes y soient si nombreux..... Non seulement les artistes français sont habiles; mais leurs ouvrages ne sont pas chers. La supériorité de Paris à cet égard doit être attribuée en grande partie aux facilités qu'y trouvent ceux qui veulent étudier les principes et les élémens.... A Londres, si un ouvrier veut apprendre les principes qui doivent le diriger dans ses travaux, les mathématiques, par exemple, les élémens de la mécanique ou du dessin, quel moyen a-t-il d'acquérir ces connaissances? La jeune fille qui veut étudier l'art des costumes, la broderie, le dessin, les ornemens, comment y parviendra-t-elle à Londres? elle ne peut y réussir, même en payant. A Paris l'un et l'autre trouvent des écoles gratuites où on leur apprend tout ce qui leur est nécessaire. C'est dans ces établissemens qu'il faut chercher la grande cause qui fait qu'en matière d'ornement et de goût, Paris est la première ville du monde, et cependant la dépense de ces établissemens si honorables à la nation, si utiles aux particuliers, n'est comparativement qu'une bagatelle. »

Pour le commerce de la société, les Français sont jugés par M. Playfair non seulement supérieurs aux Anglais, mais à tous les autres peuples. « Ils reçoivent, dit-il, les gens suivant leur caractère connu, et n'exigent pas d'eux qu'ils se conforment à ces plans réguliers d'amusement, qui ne font que troubler souvent la règle des sociétés de Londres. On ne s'attend point à voir un savant jouer aux cartes, ou se livrer à tel ou tel divertissement. La conversation est le seul tribut dont on désire que chacun paie sa part avec aisance. Il est vrai que l'on a le talent d'obliger en quelque sorte à en faire les frais, les hommes qui ont la réputation d'être plus instruits que les autres dans quelque branche des connaissances; mais on sait toujours le faire de manière, non seulement à ne pas les offenser, mais à leur plaire; c'est un hommage qu'on leur rend, et il est inspiré par le désir de s'instruire. »

Avec son caractère d'impartialité, M. Playfair ne pouvait porter sur les françaises un jugement défavorable. « Elle (une française), dit-il, paraît toujours prête à se lier avec vous et

vous fait un accueil
cative, n'allez pas e
vertueuse. »

Nos meubles sont
semble manquer dans

Quant aux bâtimen
voudroit moins solide
de la durée ordinaire
derient antique, elle
et elle ne donne pas d
maison est vieille et to
dant ce temps, on a p
truction n'avoit coûté.

Nos marchés et nos

Le Conservatoire de
ches. « Ce ne sont pas
quent aux Français; n
existe une collection
qu'on enrichit à mesur
public y est admis. Le
le plus grand détail, e
fite. »

M. Playfair est obli
pas aussi exclusiveme
qu'elle a ses eaux-de-
rieures à celles des aut

Une autre supériori
spectacles. « Un Angl
ce peuple si léger écoul
roître faire un effort
entre deux acteurs, sa
gemens de décorations
acteurs et les actrices
plus stricte convenance.
bien poli de M. Kembl
terre de Paris et exciter
on voit en France plus
théâtre; les unités de
vers, et les décoration
adaptées à la pièce, on
besoin de dire qu'il fau
être d'accord sur la néc
ne peut nier qu'il ne so
des Français en matière
Passons aux écrits
M. Playfair, cette en

vous fait un accueil gracieux ; mais parce qu'elle est communicative , n'allez pas en conclure qu'elle ne soit pas réellement vertueuse. »

Nos meubles sont du goût de M. Playfair ; mais ce qui lui semble manquer dans nos appartemens, c'est la propreté.

Quant aux bâtimens , voici un paradoxe : M. Playfair les voudroit moins solides. « Cinq cents ans, dit-il, sont le terme de la durée ordinaire d'une maison : pendant ce temps, elle devient antique, elle n'admet pas les améliorations modernes, et elle ne donne pas d'occupation aux ouvriers. A Londres, une maison est vieille et tombe en ruines au bout d'un siècle ; pendant ce temps, on a plus dépensé pour la réparer que sa construction n'avoit coûté. »

Nos marchés et nos abattoirs sont approuvés sans restriction.

Le Conservatoire des arts est l'occasion de quelques reproches. « Ce ne sont pas les machines, dit M. Playfair, qui manquent aux Français ; mais ils ne savent pas les employer. Il existe une collection admirable, formée depuis longtems, et qu'on enrichit à mesure de toutes les nouvelles inventions. Le public y est admis. Le moindre ouvrier peut les examiner dans le plus grand détail, et cependant presque personne n'en profite. »

M. Playfair est obligé de convenir que la France ne dépend pas aussi exclusivement de ses manufactures que l'Angleterre, qu'elle a ses eaux-de-vie, ses vins et d'autres productions supérieures à celles des autres pays.

Une autre supériorité incontestable à la France, est celle des spectacles. « Un Anglais, dit M. Playfair, est surpris de voir ce peuple si léger écouter dans un profond silence, et sans paroître faire un effort de patience, de longues conversations entre deux acteurs, sans le secours des processions, des changemens de décorations et des costumes les plus brillans. Les acteurs et les actrices ne consultent, à ce dernier égard, que la plus stricte convenance.... Le casque et le bouclier brillant et bien poli de M. Kemble dans *Coriolan*, feroient rire le parterre de Paris et exciteroient la sévérité des critiques. Rarement on voit en France plus de deux acteurs en même-tems sur le théâtre ; les unités de tems et de lieu sont strictement observées, et les décorations, quoique classiques et parfaitement adaptées à la pièce, ont peu d'éclat et de variété. Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut en excepter l'Opéra. On peut ne pas être d'accord sur la nécessité d'un décorum si sévère, mais on ne peut nier qu'il ne soit une preuve irrécusable du goût exquis des Français en matière de spectacle. »

Passons aux écrits périodiques. « On n'y trouve pas, dit M. Playfair, cette envie de nuire à un auteur, qui se fait

remarquer dans plusieurs des feuilles périodiques anglaises. Nous ne savons pas s'il faut en attribuer la cause à ce que le public, en France, encourage moins qu'en Angleterre cette critique amère, ou à ce que les rédacteurs eux-mêmes y trouvent moins de plaisir à juger avec une excessive sévérité.»

Après avoir nommé les bibliothèques publiques, les musées, le jardin des plantes, M. Playfair dit : « Ces établissemens existoient avant la révolution ; mais la vérité nous oblige à dire qu'ils ont subi depuis cette époque plusieurs changemens avantageux. Les Français peuvent se tromper souvent quant à ce qui est *bien*, mais ils sont toujours pleins d'ardeur pour faire ce qui est *mieux*, quand ils savent une fois comment y réussir. Ils regardent le soin de l'instruction comme une des choses les plus honorables pour leur pays, et ils n'épargnent ni peines ni argent pour les établissemens publics, tendant à encourager le savoir. Même les hommes les plus ignorans apprennent à respecter les gens instruits et savans, et l'individu le plus dissipé, le plus dépravé, seroit honteux d'endommager un ouvrage de mérite, ou d'en traiter l'auteur avec une légèreté peu convenable. Le caractère des classes inférieures est si différent en Angleterre que le public ne peut y jouir de semblables établissemens. Les plus belles choses seroient dégradées, et l'on volerait les plus précieuses. En faisant cette observation, nous devons rougir pour notre pays dont nous avons lieu d'être si fiers sous d'autres rapports. »

M O D E S.

Le rose n'est plus aussi fréquemment employé par les modistes : la couleur lilas et le petit jaune sont entrés en concurrence. On voit aussi du gros vert. Quelques capotes de cette dernière couleur ont pour garniture des ruches boiteuses, violettes et vertes. Sur beaucoup de chapeaux lilas, des grappes de lilas sont entremêlées de narcisses jaunes. Le gros de Naples est plus souvent moiré qu'uni. Quelques modistes font des garnitures de chapeaux blancs avec de la gaze à pois, rayée et nuée, et complètent l'ornement de ces chapeaux avec des tulipes panachées.

Nous avons oublié de dire que le capuchon des manteaux ou mantilles de taffetas avoit quelquefois deux coulisses, que quelquefois on y introduisoit des baleines ; et qu'il y avoit des mantilles ouattées et non ouattées.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1885 et 1886.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.

Chapeau de gros de
de percale. Cadeau.

1820.

Costume Parisien.

(1885.)



Chapeau de gros de Naples. Spencer de velours épinglé. Robe de percale. Cablier de percale, garni en mousseline.

s périodiques
er la cause à
qu'en Angleter
eurs eux-mêmes
excessive seve
s publiques, le
t : « Ces établi
a vérité nous o
e plusieurs ch
romper souvent
leins d'ardeur p
fois comment y
comme une des
et ils n'épargn
is publics, trait
es les plus rep
its et savans, et
, seroit honte
d'en traiter l'a
caractère des
erre que le publi
ens. Les plus
olerait les plus
us devons roug
si fiers sous d

employé par les
ont entrés en com
ques capotes de
es ruches bien
eaux lilas, des
es. Le gros de
es modistes font
a gaze à pois, et
es chapeaux avec

hon des manteau
x confisses, que
et qu'il y avait

uvres 1885 et 1886

S. VAGUEZ.

1820. Cost



Bonnnet de percale, à passe-lac
Colerille de mousseline. Robe à

1820.

Costume Parisien.

(1886.)



*Bonnet de percale, à passe large, ornée de gances, garni en mousseline.
Colerette de mousseline. Robe et Camisole de percale garnies en mousseline.*

JOURNA

DE

*Ce Journal paroît, avec
le 15, avec deux Gravures,
six, et 36 fr. pour un an.*

*En 1802, a été comme
Meubles et de Voitures : à
Dames, 18 N^o. par an. L.*

Marie Stuart jouit d'a
la seule pièce qui fixe ex
est joué avec un ensembl
nois sont admirables dans
aucune reine n'est plus be
Elisabeth. — Voici des ve

Le ciel à votre sexe
Que ce royaume he
Que la main qui le
Lorsque ses fondate
Que le sceptre des
Sans doute ils ont vo
À côté du pouvoir fai

Il y a des gens qui ne
suivant leur caprice du
qu'il fait, sans ouvrir seu
particulier de cette espèce
il y a peu de jours sans
ait bien la cinquantaine ; u
peau gris et en souliers de